

PROGRAMME COMMUNISTE : UNE EXPLICATION PSEUDO-MATÉRIALISTE DU NAZISME

Le concept quelque peu flou et imprécis d’“ultra-gauche”, qui désigne des courants révolutionnaires marxistes se situant à la gauche du trotskysme, a été assimilé à un courant qui entendait réviser l’histoire du génocide des Juifs, ou qui entendait en nier l’existence. Les partisans de la révision ou de la négation de cette histoire constituent une dérive qui représente une infime minorité de ce courant, mais dont l’importance a été amplifiée par les médias. C’est pourquoi il me paraît nécessaire de préciser qu’il faut bien distinguer entre un courant révolutionnaire parfaitement “honorable”, si je puis dire, et une infime minorité de ce courant qui s’est engagée dans des fantasmes de négation de l’histoire.¹

Il faut aussi distinguer entre les groupes d’“ultra-gauche” d’aujourd’hui qui ne forment que des petits noyaux d’individus, et le courant historique issu d’une critique de la révolution russe et qui a représenté un réel mouvement de masse dans les années 1920, auquel était attaché des théoriciens d’une immense valeur tels que Anton Pannekoek, Karl Korsch, Herman Gorter, Amadeo Bordiga, Otto Rühle, Paul Mattick, Helmut Wagner, Henk Canne-Meijer, David Wijnkoop, Sylvia Pankhurst (et bien d’autres).

L’acte de naissance de l’“ultra-gauche” se trouve dans le texte de Lénine intitulé *Le gauchisme: la maladie infantile du communisme*² et la réponse qu’en fit Herman Gorter, *Lettre ouverte au camarade Lénine*³, une polémique issue de débats qui eurent lieu lors du II^e Congrès de l’Internationale communiste.

Les grèves de mai-juin 1968 contribuèrent à sortir quelque peu le communisme de conseils de son oubli historique: les textes des grands auteurs du courant furent réédités, les thèses du groupe Socialisme ou Barbarie se diffusèrent, le situationnisme devint une expression de l’air du temps, sans que cela n’aboutisse à quelque chose de durable ou d’importance, le mouvement de masse s’essouffant avec la crise

¹ Cependant, il me paraît légitime de s’interroger pourquoi c’est précisément au sein de ce courant qu’une minorité de militants s’est engagée dans la dérive négationniste, même si la dérive négationniste ne se limite pas à cette minorité.

² <https://www.marxists.org/francais/lenin/works/1920/04/maladie.pdf>

³ https://www.marxists.org/francais/gorter/works/1920/00/gorter_19200000_1.html

économique mondiale de 1973 dans l'apothéose de l'échec de la grève de Lipp.

Dans le concept d'"ultra-gauche" lui-même, il faut aussi distinguer deux courants très différents:

– Les communistes de conseils et la gauche germano-hollandaise qui critiquait les pratiques élitistes du parti bolchevique et mettait l'accent sur les organisations autonomes de la classe ouvrière, rappelant d'une certaine manière les anarcho-syndicalistes et les communistes de gauche de la période précédant la Première Guerre mondiale. En outre, ce courant rejetait tout compromis avec les institutions de la société bourgeoise et la dictature du prolétariat. Ce courant s'opposait aux bolcheviks sur le rôle du parti et sur le concept d'Etat ouvrier.

– La gauche communiste italienne (ou "bordiguiste", d'après Amadeo Bordiga) qui soutenait le rôle d'un parti dans la direction de la classe ouvrière et l'objectif d'un État ouvrier, mais critiquait les bolcheviks pour diverses formes d'opportunisme, leur stratégie de front unique et la participation au Parlement et aux syndicats réformistes. Les partisans de ce courant ne se reconnaissent pas dans le terme de "bordiguiste" qui leur a été attribué par leurs adversaires et préfèrent utiliser celui de "gauche italienne". La fondation de ce courant a été marquée par le combat de Bordiga contre Staline et contre l'évolution prise par la III^e Internationale. Le courant "bordiguiste" s'est fractionné en de nombreuses branches rivales après la guerre. Ce courant, qui se veut le gardien de l'orthodoxie léniniste, est vu par les autres groupes d'ultra-gauche comme intransigeant et sectaire.

C'est un texte issu de ce courant que je voudrais examiner ici, issu des débats autour du génocide des Juifs pendant la Seconde guerre mondiale et considéré — à tort selon moi, mais pas complètement, comme on va le voir — comme le texte fondateur du négationnisme.

* * * * *

Vers le milieu des années 1990 eurent lieu d'intenses débats au sein de l'extrême gauche autour du révisionnisme et du négationnisme, dans lesquels le mouvement anarchiste s'est trouvé embarqué un peu malgré lui.

Les médias publièrent avec délectation des articles sur "les libertaires et l'ultra-gauche", les deux courants étant amalgamés dans leur prétendue adhésion aux thèses révisionnistes⁴. *Libération* publia pendant l'été 1996

⁴ Le terme "révisionniste" est employé dans diverses acceptions. Bernstein était révisionniste par rapport au marxisme de Kautsky. L'extrême droite sioniste était révisionniste

un article dans lequel ces deux courants étaient mis en cause, mais sa lecture révéla que pas un libertaire n'était mentionné par le journaliste et qu'un des personnages mis en cause, qualifié de libertaire, ne l'était pas...

Ignorance ou volonté délibérée ? On ne saura sans doute jamais.

Ensuite les éditions Reflex publièrent une brochure, intitulée *Libertaires et "ultra-gauche" contre le négationnisme*, dans laquelle un certain nombre d'auteurs qui avaient jusqu'alors dégueulé à qui mieux mieux sur l'antifascisme protestaient de leur bonne foi antifasciste et se livraient à des repentirs peu convaincants, avec, comme caution de bonne moralité, une préface de Gilles Perrault qui se posa ainsi en dispensateur de brevets de "bien-pensant" . Pourquoi *Libertaires et ultra-gauche*, puisqu'aucun libertaire ne figurait au sommaire ?

Tout cela ne contribua pas beaucoup à éclairer le fond du problème mais, incontestablement, fournissait de la copie à un certain nombre de plumitifs.

RÉVISIONNISME ET NÉGATIONNISME

Le révisionnisme est un courant de pensée qui entend relativiser l'importance et la portée du génocide perpétré contre les Juifs pendant la Seconde guerre mondiale ; l'une de ses méthodes d'approche consiste à remettre en cause le nombre des victimes en affirmant qu'il est inférieur à celui qui est communément accepté. Animés par une vision essentiellement comptable, ils semblent préoccupés par le fait que, selon eux, il y aurait eu moins de six millions de victimes juives de l'Holocauste.

Le négationnisme consiste à nier tout simplement la réalité du génocide ou tout au moins à nier *l'intentionnalité* de celui-ci : Faurisson écrit ainsi : "Je conteste qu'il y ait eu une politique d'extermination physique des Juifs." Les chambres à gaz, dit-il, n'ont servi qu'à à assurer la bonne hygiène des vêtements des déportés.⁵ Les Juifs seraient morts des mauvaises conditions de leur détention, de maladie, de malnutrition, etc., dans ce qui n'était que des camps de travail, mais pas d'une intention délibérée des nazis de les exterminer. Ainsi, les chambres à gaz n'auraient tout simplement jamais existé et seraient le résultat d'une machination organisée après la guerre par un prétendu "complot juif international" .

Les uns et les autres avancent en particulier qu'il n'y a pas de document écrit de Hitler ordonnant l'extermination. "Jamais Hitler n'a donné l'ordre

par rapport à Ben Gourion. Les maoïstes qualifiaient les soviétiques de révisionnistes. De même, on peut qualifier de "négationniste" toute personne qui nie un fait historique, quel qu'il soit. Tous les gouvernements qui refusent de reconnaître la réalité du génocide des Arméniens par les Turcs sont des négationnistes, à commencer par le gouvernement israélien, ce sujet étant pratiquement tabou dans l'Etat hébreu.

⁵ *Le Monde*, 23 mars 1991

de *tuer* ne serait-ce qu'un seul homme en raison de sa race ou de sa religion", écrit Faurisson⁶. A cela on pourrait tout simplement répondre que lorsque les militaires français, pendant la guerre d'Algérie, balançaient les fellaghas d'un hélicoptère, ils n'avaient pas non plus d'ordre écrit.

De même, l'un de leurs arguments consiste à affirmer qu'il n'y avait pas de documents prouvant la livraison de gaz vers les camps, ou que les murs des chambres à gaz ne recèlent plus, cinquante ans après, de traces de gaz. Ils affirment également que l'expression "solution finale" du problème juif ne se rapportait pas à leur *extermination* mais à leur *transfert* vers l'Est.

On sait pourtant que la solution finale a été décrétée le 20 janvier 1942 à Wansee pour les Juifs et pendant le printemps de la même année pour les Tziganes. C'est Himmler lui-même qui explique pourquoi il fallait camoufler le génocide. Il l'explique le 4 octobre 1943 à Posen, lors d'une réunion de généraux SS :

"Je voudrais aussi vous parler très franchement d'un sujet extrêmement important. Entre nous, nous allons l'aborder franchement et cependant en public nous ne devons jamais en parler. Je voudrais vous parler de l'évacuation des Juifs, de l'extermination du peuple juif. Voilà une chose dont il est facile de parler. C'est clair, c'est dans notre programme : élimination des Juifs, extermination : nous ferons cela, c'est une page glorieuse de notre histoire qui n'a jamais été écrite et ne le sera jamais⁷."

On voit que la procédure de l'extermination portait déjà en elle-même les germes de sa négation ; il est clair que les révisionnistes et les négationnistes d'aujourd'hui ne font que continuer le travail entrepris par les nazis, ils ne font qu'achever le travail d'occultation commencé par Himmler. Dans le langage officiel de l'époque, on pratique systématiquement le codage et l'euphémisme : traitement spécial, évacuation, éloignement.

Le formalisme juridique est l'une des caractéristiques des révisionnistes. Une chose aussi invraisemblable qu'un génocide doit forcément avoir été mise en œuvre à la suite d'un *ordre écrit*. On retrouve ce mode de raisonnement infantile chez Marc Sautet, "philosophe" et promoteur des cafés philosophiques : "... J'ai longtemps cru que le génocide avait été programmé par le mouvement nazi..." dit-il, cité par *Le Monde* du 14 juin 1996 ; "j'ai dépouillé *Mein Kampf* dans le texte. A ma

⁶ Robert Faurisson, *Ecrits révisionnistes (1974-1998)*, tome I, Edition privée hors-commerce, p. 108.

⁷ Cité par Georges Wellers, *Les chambres à gaz ont existé*, Gallimard 1981.

grande surprise, je n'ai pas trouvé de programmation du génocide juif" ⁸. On serait presque touché par autant de candeur si elle ne s'appliquait à un sujet aussi tragique. On pourrait rappeler à notre philosophe le discours de Hitler du 30 janvier 1939 où le Führer prophétise devant le Reichstag:

“Je veux aujourd’hui de nouveau être un prophète : si le judaïsme financier international en et hors d’Europe devait réussir à pousser les peuples une fois encore dans une guerre mondiale, alors le résultat ne sera pas la bolchévisation de la Terre et par là la victoire du judaïsme, mais l’anéantissement de la race juive en Europe.” ⁹

Peut-on être plus clair ?

Les textes rédigés par des individus ou des groupes révisionnistes ou négationnistes sont assez nombreux.¹⁰ Parmi ceux-ci, on peut citer

• “Les chambres à gaz sont-elles indispensables à notre bonheur ?”, mai 1979;

• Notre Royaume est une prison (octobre 1980)

<http://guerredeclasse.fr/2019/02/20/notre-royaume-est-un-prison/>;

• Qui est le Juif? (juin 1979);

• De l’exploitation dans les camps à l’exploitation des camps (juin 1979);

• Article de *Le Prolétaire* n° 437 (juill.-août-sept. 1996);

• L’Horreur est humaine, *La Banquise* n° 1.

Je vais m’attacher ici plus particulièrement à un texte publié par *Programme communiste*, une revue du courant bordiguiste, intitulé *Auschwitz ou le Grand Alibi*, publié en 1960. Ce texte, qui figure parmi les textes qualifiés de négationnistes, fournit une “explication” du génocide

⁸ Marc Sautet est passé à côté d’une réflexion dans *Mein Kampf* qui laisse quelque peu rêveur. Hitler explique que c’est la corruption marxiste qui a empêché le peuple allemand de se battre pendant la Première guerre mondiale, et comme le marxisme est identifié aux Juifs, il commente: “Si l’on avait, au début et au cours de la guerre, tenu une seule fois douze ou quinze mille de ces Hébreux corrupteurs du peuple sous les gaz empoisonnés que des centaines de milliers de nos meilleurs travailleurs allemands de toute origine et de toutes professions ont dû endurer sur le front, le sacrifice de millions d’hommes n’eût pas été vain. Au contraire, si l’on s’était débarrassé à temps de ces quelques douze mille coquins, on aurait peut-être sauvé l’existence d’un million de bons et braves Allemands pleins d’avenir.” La Bibliothèque électronique du Québec, Collection Polémique et propagande, p. 536 (<https://beq.ebooksgratuits.com/Propagande/Hitler-combat-2.pdf>)

⁹ Yannik van Praag, “Quand fut donné l’ordre d’exterminer tous les Juifs d’Europe ? Une affaire d’historien ?” Mémoire d’Auschwitz ASBL, Décembre 2021 (https://auschwitz.be/images/_expertises/2021-van_praag-decembre_1941.pdf)

¹⁰

des Juifs à partir d'une perspective marxiste. En quelque sorte, "La Shoah à la lumière du matérialisme historique".

LA FRACTION "BORDIGUISTE" DU PARTI COMMUNISTE ITALIEN

Associée à l'idée d'"ultra-gauche" se trouve la Gauche communiste italienne, souvent nommée "bordiguiste", d'après Amadeo Bordiga, son principal animateur, qui est expulsé du PC en 1926 et forme un courant indépendant autour des revues *Bilan* et *Prometeo*.

Ce courant, qui s'est trouvé à la tête du parti communiste italien de 1921 à 1925, a été exclu en 1926. Après l'avènement du fascisme en Italie, la Gauche communiste apparaît surtout comme un mouvement dans l'émigration, qui se consacre à d'interminables discussions et polémiques avec tous les groupes sortis ou expulsés du Komintern : trotskistes, communistes de gauche, etc.

La Gauche communiste italienne se défendait d'être "ultra-gauche" – terme par lequel Trotski l'attaquait – et se percevait comme une expression de la gauche du Komintern, se référant à ses deux premiers congrès.

Elle ne partageait pas le point de vue du GCI qui considérait que les bolcheviks avaient réalisé une révolution bourgeoise, mais considérait quand même que la révolution russe ne devait pas être mythifiée et qu'il fallait rester critique. Le marxisme devait être enrichi par l'expérience de la lutte des classes, il n'était pas un dogme immuable, et les dirigeants révolutionnaires tels que Lénine et Bordiga ne devaient pas échapper à la critique.

Il serait fastidieux de conter les multiples recompositions de ce courant depuis 1926. Un Parti communiste internationaliste d'Italie se constitue vers la fin de la guerre, mais son sectarisme fera rapidement fondre ses effectifs, après une série de scissions et de démissions. Un groupe se constituera, se nommant pompeusement Courant communiste international, ayant une filiation indirecte avec la Gauche communiste italienne d'entre les deux guerres, en se revendiquant explicitement de *Bilan*.

Les principes généraux qui fonderont le programme de la Gauche communiste italienne sont déjà élaborés dès 1926 :

- non aux fronts uniques et aux "gouvernements ouvriers et paysans" ;
- non à l'antifascisme, qui ne se place pas sur le terrain de la lutte des classes ;
- non au socialisme dans un seul pays, oui au socialisme mondial ;
- non à la défense de la démocratie.

La guerre de 1939-1945 allait porter un coup fatal à la gauche communiste et au communisme de conseils, qui ne subsistèrent que sous la forme de petits groupes épars dont la seule activité était la répétition sans fin de quelques dogmes. La référence faite aux conseils ouvriers permit à l’“ultra-gauche” de refaire temporairement surface après mai 1968, et on redécouvrit l’existence passée de ce courant en Allemagne, aux Pays-Bas. On réédita les œuvres de Gorter et de Pannekoek dans de nombreux pays. Les situationnistes se réclamaient alors des conseils ouvriers.

Alors que le terme “ultra-gauche”, dans son acception précise, désigne les courants issus entre 1925 et 1927 du KPD allemand, il désigne aujourd’hui, dans l’opinion commune, un magma imprécis de groupes sectaires. Leur assimilation à l’anarchisme est parfaitement abusive, même si certaines parties de la Gauche communiste elle-même, celles proches du KAPD, devaient considérer que les “conseillistes” issus du GIC étaient plus proches de l’anarchisme que du marxisme.

PROGRAMME COMMUNISTE : UNE EXPLICATION PSEUDO-MATÉRIALISTE DU NAZISME

Dans un article intitulé “Auschwitz ou le grand alibi”, *Programme communiste*¹¹ entend opposer une analyse “matérialiste” à l’explication bourgeoise qui veut “faire croire que ce sont le racisme et l’antisémitisme qui sont en eux-mêmes responsables des souffrances et des massacres, et en particulier qui ont provoqué la mort de six millions de Juifs lors de la dernière guerre”.

Le texte se propose de mettre à nu les “racines réelles de l’extermination des Juifs, racines qu’il ne faut pas chercher dans le domaine des “idées”, mais dans le fonctionnement de l’économie capitaliste et les antagonismes sociaux qu’il engendre”. Il y a une “identité fondamentale des idéologies (...) fascistes et antifascistes” : ce sont toutes les deux des idéologies bourgeoises, des “idéologies de défense du capitalisme”.

Le propos principal ici n’est donc pas de contester la réalité du génocide, mais d’en proposer une explication qui se veut “matérialiste”, en accord avec les présupposés théoriques du marxisme, et en particulier l’idée que ce sont les rapports de production que déterminent les idées d’une époque. L’un des fondements de l’explication bordiguiste repose sur l’identité fondamentale entre fascisme et antifascisme, présentés comme de

¹¹ *Auschwitz ou le Grand alibi*, Première édition Programme communiste n° 11, avril-juin 1960. Seconde édition La Vieille taupe 1970. Supplément au n° 5 du *Mouvement communiste* (G. Dauvé, BP 95, 94600 Choisy le Roi).

simples variantes du capitalisme. Cela n'éclaire pas du tout le problème, et au contraire l'obscurcit, puisqu'une explication du génocide ne peut se faire qu'à partir d'une définition de la spécificité du nazisme : en effet, pourquoi le capitalisme "normal", si on peut dire, dans sa forme politique de démocratie représentative, n'extermine-t-il pas les Juifs ? Si une des formes du capitalisme n'extermine pas les Juifs, tandis qu'une autre forme le fait, c'est qu'il y a dans cette dernière des éléments qui ne se trouvent pas dans la première : elle contient donc des spécificités qu'il va bien falloir examiner.

L'extermination des Juifs "a eu lieu non pas à un moment quelconque mais en pleine crise et guerre impérialistes. C'est donc à l'intérieur de cette gigantesque entreprise de destruction qu'il faut l'expliquer. Le problème se trouve de ce fait éclairci ; nous n'avons plus à expliquer le "nihilisme destructeur" des nazis, mais pourquoi la destruction s'est concentrée en partie sur les Juifs". Ce qui est une façon de dire : dans le rapport bourreau-victime, l'important n'est pas pourquoi le bourreau fait son office mais pourquoi il choisit cette victime-là ? C'est l'explication du génocide par les victimes.

En évacuant les raisons qui expliquent l'existence du bourreau, on évacue également sa responsabilité. On est là au coeur même de la démarche révisionniste d'origine ultra-gauche, fondée sur l'incapacité d'envisager autre chose qu'une explication de type économiste, ce qui empêche toute analyse de la subjectivité (et par conséquent de la part d'irrationalité) des bourreaux. La fonction première du révisionnisme, toutes catégories confondues, est d'écarter la responsabilité des bourreaux.

Ce n'est pas le racisme, la passion, la haine qui ont tué les Juifs : "Nous marxistes, savons qu'il n'y a pas de passion sociale libre, que rien n'est plus *déterminé* que ces grands mouvements de haine collective." L'antisémitisme actuel n'est pas le même que celui de l'époque féodale : "Nous ne pouvons développer ici l'histoire des Juifs, *que le marxisme a entièrement expliquée.*" (sic.)

L'argumentation du PCI se fonde sur un grossier amalgame. En effet, le fascisme est *l'idéologie d'un régime politique* dont les caractéristiques sont relativement précises, dont les méthodes, les objectifs, le mode d'organisation de la société sont connus ; l'antifascisme n'est *pas* l'idéologie d'un régime politique.

Le fascisme est une idéologie affirmative de quelque chose (même si c'est quelque chose d'essentiellement négatif...), tandis que l'antifascisme est une idéologie de négation, c'est un courant de pensée s'opposant au fascisme mais n'ayant pas de programme ni d'objectif définis. L'idéologie

du capitalisme dans sa forme courante, c'est l'idéologie libérale, pas l'antifascisme. Fascisme et antifascisme ne peuvent donc se définir l'un par rapport à l'autre.

Il n'est pas contestable que le fascisme est un régime politique s'inscrivant dans une perspective capitaliste. L'antifascisme, quant à lui, ne se définit pas par l'opposition au capitalisme. L'amalgame entre fascisme et antifascisme, le tout étant à son tour assimilé au capitalisme, est une aberration du point de vue même du matérialisme historique auquel se place le PCI : le fascisme est un *régime politique* (ce que n'est pas l'antifascisme), tandis que le capitalisme est un *mode de production*.

Lorsqu'on a dit que fascisme et antifascisme sont des idéologies bourgeoises, on n'a strictement rien dit ; on n'a en tout cas fourni aucune *explication*. Fascisme et démocratie libérale ont certes des points communs : exploitation de la force de travail salariée, propriété privée des moyens de production. Mais l'explication ne commence à poindre que lorsqu'on a déterminé ce qui *distingue* le fascisme de la démocratie libérale, démarche que ne font pas les bordiguistes, ni la Gauche communiste d'une façon générale.

Le PCI ambitionne de fournir une explication marxiste de la guerre, en réaffirmant que "*ce sont les rapports sociaux qui déterminent les mouvements d'idéologie*". La misère, l'oppression, les guerres et destructions ne sont pas des anomalies mais font partie du fonctionnement normal du capitalisme : "la destruction était le but principal de la guerre", afin de pallier la surproduction. Ce ne sont donc pas des "méchants" mus par des "volontés délibérées et maléfiques" qui sont les auteurs de misère, de guerre, d'oppression, de destruction, etc., mais le fonctionnement normal du système capitaliste, et en particulier la chute du taux de profit, la surproduction, la crise, qui imposent la "destruction massive d'installations, de moyens de production et de produits", de façon à permettre "à la production de redémarrer". "La guerre est la solution capitaliste de la crise", "la destruction massive d'hommes remédie à la 'surpopulation' périodique qui va de pair avec la surproduction" . Quiconque ne comprend pas cela, lit-on, est un "illuminé petit-bourgeois" .

L'un des pivots du matérialisme historique version bordiguiste — les rapports entre "l'infrastructure" économique et la "superstructure" idéologique — est à peine esquissé dans le *Manifeste du parti communiste*. Marx se borne à indiquer que les changements matériels entraînent des changements idéologiques, ce qui est une banalité. L'idéologie bourgeoise est un masque derrière lequel "*se cachent autant d'intérêts bourgeois*" . Mais il finira par reconnaître qu'il n'y a pas toujours adéquation entre intérêts de classe et idéologie, en particulier dans *Le 18 Brumaire de Louis*

Bonaparte et dans *Les luttes de classe en France*. Dans ces deux textes, il apparaît que la lutte entre les deux fractions de la bourgeoisie d'alors, les orléanistes et les légitimistes, ne peut se limiter à des contradictions purement économiques. La lutte entre les deux camps, dit alors Marx, s'explique par "*la superstructure d'impressions, d'illusions*" ... On pourrait dire strictement la même chose de la lutte entre les deux camps capitalistes en 1940.

Bien que la division de la société en classes antagonistes reste une des clefs de l'analyse de la société, elle apparaît comme une méthode insuffisante pour appréhender le réel dans sa totalité. Contrairement à nos marxistes de bazar, Marx n'a jamais nié que l'irrationnel pouvait être un des moteurs de l'activité collective des hommes. Ainsi, c'est en se fondant sur un marxisme de pacotille que nos communistes de gauche vont expliquer l'antisémitisme, Auschwitz, l'extermination des Juifs, par les seules lois du développement du capital et par le phénomène de la concentration du capital qui menace la petite bourgeoisie.

Les bourgeoisies fortes, nous dit-on, ont presque entièrement assimilé les Juifs. Les bourgeoisies faibles n'ont pu le faire. Tandis que le capitalisme allemand subit la crise sociale de l'après-guerre, les bourgeoisies victorieuses sont peu touchées ; les classes moyennes étaient particulièrement sujettes à la prolétarianisation.

“Les Juifs se trouvent aujourd'hui essentiellement dans la moyenne et petite bourgeoisie. Or cette classe est condamnée par l'avance irrésistible de la concentration du capital. C'est ce qui nous explique qu'elle soit à la source de l'antisémitisme, qui n'est, comme l'a dit Engels, rien d'autre qu'une réaction de couches sociales féodales, vouées à disparaître, contre la société moderne qui se compose essentiellement de capitalistes et de salariés.”

Toutes les crises économiques conduisent à la prolétarianisation des classes moyennes et à une concentration accrue du capital par l'élimination d'une partie des petites et moyennes entreprises.¹² En Allemagne, “la situation était telle que les petits bourgeois ruinés, faillis, saisis, liquidés, ne pouvaient même pas tomber dans le prolétariat, lui-même durement touché par le chômage (7 millions de chômeurs au paroxysme de la crise) : ils

¹² En réalité cette thèse pseudo-marxiste est fautive car la concentration du *capital* n'est pas forcément la concentration des *entreprises*, et surtout les très grandes entreprises sont toujours entourées d'une multiplicité de petites et moyennes entreprises qui assurent la sous-traitance d'activités qui ne sont pas rentables pour elles. Naturellement, cette activité de sous-traitance se réduit ou disparaît lorsque les grosses entreprises elles-mêmes réduisent leur activité.

tombaient donc directement à l'état de mendiants, condamnés à mourir de faim dès que leurs réserves étaient épuisées.”

“C'est en réaction à cette menace terrible que la petite bourgeoisie a “inventé” l'antisémitisme. Non pas tant, comme disent les métaphysiciens, pour *expliquer* les malheurs qui la frappaient, que pour tenter de s'en *préserv*er en les *concentrant sur un de ses groupes*.”

“A l'horrible pression économique, à la menace de destruction diffuse qui rendaient incertaine l'existence de chacun de ses membres, la petite bourgeoisie a réagi en sacrifiant une de ses parties, espérant ainsi sauver et assurer l'existence des autres. L'antisémitisme ne provient pas plus d'un “plan machiavélique” que “d'idées perverses” : il résulte directement de la contrainte économique. La haine des Juifs, loin d'être la *raison a priori* de leur destruction, n'est que l'expression de ce désir de délimiter et de concentrer sur eux la destruction¹³.”

Cette “analyse” n'explique rien : pourquoi les Juifs plutôt que les brocanteurs rhénans, les coiffeurs saxons ou les hobereaux prussiens ? Pourquoi, *avant les Juifs*, la terreur nazie s'est-elle exercée contre la classe ouvrière (150 000 personnes internées dans les camps de concentration entre 1933 et 1939), aux handicapés mentaux, dès octobre 1939 (programme T4 : 100 000 victimes, dont 70 000 dans des camions à gaz) et aux homosexuels ? ; n'y a-t-il pas une continuité entre la volonté de supprimer les malades mentaux et la Shoah, lorsqu'on sait que nombre de “techniciens” de l'euthanasie – Christian Wirth, Franz Stangl – se retrouveront employés dans les camps de la mort ?

Ces trois classes de victimes – Juifs (auxquels on doit ajouter les Tziganes), les handicapés mentaux et les homosexuels – n'indiquent-elles pas clairement un projet eugéniste et racial qui ne peut avoir que de lointains rapports avec la baisse du taux de profit et la concentration du capital ? Ou doit-on considérer les homosexuels, les Tziganes et les handicapés mentaux comme des petits bourgeois ? Et pourquoi seulement en Allemagne et pas en Italie ? On ne saura jamais, parce que les bordiguistes estiment que “le racisme n'est pas une aberration de l'esprit : il est et sera la réaction petite bourgeoise à la pression du grand capital” . On peut concevoir que la “pression du grand capital” sur la petite bourgeoisie crée le besoin de trouver des boucs émissaires, et donc le racisme, mais cela n'explique en rien pourquoi ce processus s'est manifesté sous la forme de *l'extermination méthodique* de plusieurs groupes entiers de la population.

¹³ “Auschwitz ou le grand alibi”, *Programme communiste*, n° 11, 1960.

Lorsqu'on tente une vision d'ensemble de la fureur criminelle nazie, on ne peut que conclure que le génocide des Juifs, survenant après l'écrasement de la classe ouvrière, s'insérait dans un projet global de colonisation d'un espace vital à l'Est. Or ce projet impliquait inévitablement l'affrontement avec la Russie: en effet, dans la perspective nazie, bolchevisme et juifs sont assimilés : les discours de Hitler révèlent une combinaison systématique de la haine des Juifs et des bolcheviks. La guerre à l'Est est une guerre contre le "judéo-bolchevisme" .

On sait seulement que, selon *Programme communiste*, les Juifs étaient, en Allemagne, le seul groupe qui remplissait les "conditions requises", "le seul groupe suffisamment identifiable" sur lequel la petite bourgeoisie pouvait "concentrer la destruction" . Aussi, "harcelée par le capital, la petite bourgeoisie allemande a donc jeté les Juifs aux loups pour alléger son traîneau et se sauver. Bien sûr, pas de façon *consciente*..." . Que les Juifs aient été victimes de l'extermination est donc un fait parfaitement fortuit.

"On pourrait dire que le grand capital de son côté était ravi de l'aubaine : il pouvait liquider une partie de la petite bourgeoisie avec l'accord de la petite bourgeoisie ; mieux, c'est la petite bourgeoisie elle-même qui se chargeait de cette liquidation."

Ainsi, la liquidation des Juifs ne serait qu'un épisode du processus de concentration du capital qui élimine une partie de la petite bourgeoisie. Mais pourquoi la "concentration du capital" n'élimine-t-elle les Juifs qu'en Allemagne, et pourquoi sous forme d'extermination? On ne le saura pas.

Pour les besoins de la démonstration, *Programme communiste* évacue le fait que l'occupation de la Pologne, le 30 janvier 1939, décuple le nombre des juifs sous contrôle de l'autorité nazie. C'est alors que commence le regroupement dans les ghettos, puis dans les camps dans lesquels seront concentrés les Juifs d'autres pays. En quoi les Juifs polonais sont-ils une entrave à la concentration du capital en Allemagne, on ne saisit pas très bien.

Si la fonction historique du génocide est celle avancée par *Programme communiste*, on ne comprend pas pourquoi les camps d'extermination se trouvaient en dehors du territoire allemand et pourquoi le génocide a été perpétré dans le plus grand secret.

Le processus d'érosion de la sphère d'action de la petite bourgeoisie est un phénomène banal qui ne s'est manifesté par l'extermination qu'en Allemagne. A supposer que l'argumentation bordiguiste soit fondée, *on ne sait toujours pas* pourquoi, en Allemagne, seule une fraction de la petite

bourgeoisie – les Juifs – a été exterminée (à supposer que l’hypothèse de départ : l’assimilation des Juifs à la petite bourgeoisie, soit exacte).

Au marxisme de pacotille des auteurs du texte, il faut ajouter les préjugés les plus éculés sur le caractère de classe de la communauté juive, préjugés que Marx n’a pas peu contribué à ancrer dans l’esprit de bien des marxistes : “la nationalité chimérique du Juif est la nationalité du commerçant, de l’homme d’argent” lit-on dans *la Question juive* (p. 53)¹⁴. L’image du Juif reprise par Marx ne traduit que très partiellement certains aspects de la situation des communautés juives ; en effet, si les petits commerçants et les colporteurs constituaient presque la totalité de la population laborieuse en Europe orientale, elle n’en représentait que 66 % en Prusse, au début du XIX^e siècle¹⁵. La thèse centrale de *Sur la “Question juive”* ne tient pas : la “judaïsation” de la société bourgeoise a coïncidé avec le déclin économique et le déracinement social des Juifs¹⁶. S’il existe, en Allemagne, une bourgeoisie juive, il y a aussi un prolétariat juif dont nos bordiguistes ne parlent pas et qui furent exterminés au même titre que les “petits-bourgeois” désignés par *le Grand alibi*. A la veille de la guerre, en Europe centrale, l’immense majorité des Juifs sont d’une extrême pauvreté, et on voit mal en quoi ils constituent une concurrence pour la petite bourgeoisie allemande ou une entrave à la concentration du capital.

Le texte de *Programme communiste* se termine par une sordide pirouette, consistant à mettre sur le dos des Alliés la responsabilité du génocide.

“C’est alors qu’a commencé la liquidation économique des Juifs : expropriation sous toutes les formes, éviction des professions libérales, de l’administration, etc. Peu à peu, les Juifs étaient privés de tout moyen d’existence : ils vivaient sur les réserves qu’ils avaient pu sauver.

¹⁴ Il n’entre pas dans l’objet de ce travail de s’interroger sur les sources marxistes elles-mêmes du révisionnisme. Il reste cependant que la lecture de la correspondance de Marx révèle de très nombreux glissements qu’il est difficile de ne pas considérer comme antisémites.

¹⁵ Selon Julius Carlebach, *Karl Marx and the radical critique of Judaism*, Routledge & Kegan Paul, London 1978.

¹⁶ Je ne m’attarderai pas sur ce petit livre de Marx qui relève des écrits de jeunesse de l’auteur à une époque où selon moi, on ne peut pas encore parler de “marxisme”, Marx n’étant pas, comme Obélix, tombé tout bébé dans la marmite du marxisme. Ce livre sert souvent de point d’appui pour justifier l’antisémitisme de son auteur, mais il y a un malentendu : ce n’est pas un ouvrage où Marx traite de la question juive, il ne faut pas lire : *Sur la question juive*, mais d’un ouvrage commentant celui de Bruno Bauer intitulé *La question juive*. A la limite il faudrait lire : *Sur le livre de Bauer “La question juive”*. N’ayant pas compris cela, certains auteurs attribuent à Marx des propos de Bruno Bauer.

Pendant toute cette période, qui va jusqu'à la veille de la guerre, la politique des nazis envers les Juifs tient en deux mots : *Juden raus !* Les Juifs dehors ! On chercha par tous les moyens à favoriser l'émigration des Juifs. Mais si les nazis ne cherchaient qu'à se débarrasser des Juifs dont ils ne savaient que faire, si les Juifs de leur côté ne demandaient qu'à s'en aller d'Allemagne, *personne ailleurs ne voulait les laisser entrer*. Et ceci n'est pas étonnant, car personne *ne pouvait* les laisser entrer : il n'y avait pas un pays capable d'absorber et de faire vivre quelques millions de petits bourgeois ruinés. Seule une faible partie des Juifs a pu partir. La plupart sont restés, *malgré eux et malgré les nazis*."

En temps normal, le capitalisme peut laisser mourir un petit nombre d'hommes qu'il rejette du processus de production. Mais un grand nombre et en pleine guerre, cela aurait provoqué des troubles. "Il fallait que le capitalisme *organise* leur mort." Pour commencer, "il les a retirés de la circulation, il les a regroupés, concentrés. Et il les a fait travailler en les sous-alimentant, c'est-à-dire en les surexploitant à mort."

"Il fallait bien que ces gens subviennent aux frais de leur vie, tant qu'ils vivaient, et à ceux de leur mort ensuite. Et qu'ils produisent de la plus-value aussi longtemps qu'ils en étaient capables. Car le capitalisme ne peut exécuter les hommes qu'il a condamnés, s'il ne retire du profit de cette mise à mort elle-même.

"Mais l'homme est coriace. Même à l'état de squelettes, ceux-là ne crevaient pas assez vite. Il fallait massacrer ceux qui ne pouvaient plus travailler, puis ceux dont on n'avait plus besoin parce que les avatars de la guerre rendaient leur force de travail inutilisable."

L'explication de *Programme communiste*, tout en reconnaissant le génocide, rejoint le révisionnisme en ce qu'il en nie l'intentionnalité. Le génocide serait l'effet fortuit d'une mécanique imposée au régime... par les Alliés. En somme, les nazis ne cherchaient qu'à expulser les Juifs, et ce sont les démocraties libérales qui sont responsables de leur extermination en refusant de les accueillir. Elles ont créé une situation qui ne laissait pas le choix aux nazis.

Cette argumentation va à l'encontre de toute vérité historique et dévoile encore une fois la démarche essentiellement idéaliste de nos bordiguistes. La volonté d'avoir recours à la "force de travail" des Juifs et d'extraire de la "plus value" sur leur dos était loin d'être la préoccupation majeure des nazis, qui les ont enfermés dans des ghettos dès 1940.

Il est vrai que, jusqu'à la guerre, l'objectif était d'expulser les Juifs partout où ils pouvaient émigrer, sur la base d'un accord conclu dès août

1933 avec l'Agence juive¹⁷, mais c'était un accord très restrictif et l'émigration était strictement contrôlée et contingentée. Entre 1933 et 1939, 52 000 juifs allemands gagnèrent la Palestine avec une partie de leur capital, 140 millions de Reichsmarks.

L'Office central pour l'émigration, dirigé par Eichmann, travailla au transfert forcé de 4 millions de Juifs vers Madagascar, projet qui fut abandonné au profit d'une déportation au-delà de l'Oural. Mais après le début des hostilités *il leur fut interdit d'émigrer !* Les premiers gazages ont commencé à Chelmno en 1941...

Il est vrai que les nazis ont tenté de négocier des juifs contre des matériels dont ils manquaient. Mais c'était en 1944, à la fin de la guerre.

Programme communiste fait référence à l'affaire Joel Brand qui "met bien en lumière la responsabilité du capitalisme mondial". Brand faisait partie d'une organisation qui tentait de sauver les Juifs hongrois. En avril 1944, il rencontre Eichmann, qui lui propose de contacter les Anglo-Américains pour négocier l'échange d'un million de Juifs contre 10 000 camions. "Malheureusement, si l'offre existait, il n'y avait pas de demande" écrit *Programme communiste*, preuve que ce sont bien les Alliés, et pas les nazis, qui étaient les "méchants". Les nazis sont présentés comme des naïfs qui "s'étaient laissé prendre à la propagande humanitaire des Alliés !" (*sic.*) Mieux, on apprend que les SS "croyaient, eux, aux idéaux de l'Occident" !!!

Toute cette argumentation tirée par les cheveux est destinée à montrer la responsabilité principale des Alliés dans l'extermination des Juifs. L'explication "à la lumière du matérialisme historique", version bordiguiste, du génocide, relève moins d'une réflexion à partir des faits connus que d'affirmations approximatives à partir d'idées reçues. Elle évacue en particulier le fait que le génocide n'a pas été perpétré d'une manière uniforme mais que des modalités diverses ont été mises en oeuvre, dont certaines ne cadrent pas du tout avec la théorie bien "carrée" qui est proposée, en particulier les massacres "à ciel ouvert" perpétrés par les *Einsatzgruppen* (1,3 million de morts). Comment peut-on dire que "c'est la petite bourgeoisie elle-même qui se chargeait de cette liquidation" ?

Par ailleurs, si ce n'est pas le racisme qui constitue le moteur de l'extermination mais la volonté de la petite bourgeoisie allemande d'éliminer une partie de ses propres rangs, on ne comprend pas comment

¹⁷ Cf. Yehuda Bauer, *Juifs à vendre ? Les négociations entre nazis et juifs (1933-1945)*. Liana Levi, 1996.

les nazis ont pu recruter dans les pays baltes et en Ukraine de zélés exterminateurs, petits bourgeois évidemment.

Mais l'affaire n'en reste pas là. Les millions de Juifs exterminés vont servir, après la guerre, comme arme contre le prolétariat :

“Nous avons vu comment le capitalisme a condamné des millions d'hommes à mort en les rejetant de la production. Nous avons vu comment il les a massacrés tout en leur extrayant toute la plus-value possible. Il nous reste à voir comment il les exploite encore après leur mort, comment il exploite leur mort elle-même.”

Ainsi, c'est “le capitalisme”, pas les nazis, qui a “condamné des millions d'hommes à mort”.

L'antifascisme a servi à justifier la guerre, à justifier le sort réservé au peuple allemand, à faire oublier les crimes innombrables de l'impérialisme. Les démocrates se sont “jetés sur les cadavres des Juifs. Et depuis ils les agitent sous le nez du prolétariat” pour lui faire apprécier la démocratie.

“Les horreurs de la mort capitaliste doivent faire oublier au prolétariat les horreurs de la vie capitaliste et le fait que les deux sont *indissolublement liées* ! Les expériences des médecins SS doivent faire oublier que le capitalisme expérimente en grand les produits cancérigènes, les effets de l'alcoolisme sur l'hérédité”, etc. “Les montagnes de cheveux, les dents en or, le corps de l'homme mort devenu marchandise, doivent faire oublier que le capitalisme a fait de l'homme vivant une marchandise.”

LES BORDIGUISTES SONT-ILS MARXISTES?

L'erreur principale de la démarche du PCI, comprise comme une démarche se réclamant du marxisme, est de confondre deux niveaux : celui de l'analyse économique et celui de l'analyse historique. Leur lecture de Marx se limite à celle du *Capital*, pour laquelle l'histoire est le résultat de la contradiction entre forces productives et rapports de production. Mais le *Capital* n'est en fait qu'une simulation du système capitaliste dans laquelle Marx a, selon ses propres dires, éliminé tout ce qui ne servait pas directement à la démonstration de ses mécanismes. Marx croit donner à la méthode employée dans le *Capital* – la méthode hypothético-déductive – un “plus” de scientificité en la comparant à celle du physicien qui, pour rendre compte des procédés de la nature, “étudie les phénomènes lorsqu'ils se présentent sous la forme la plus accusée et la moins obscurcie par des influences perturbatrices”¹⁸.

¹⁸ *Le Capital*, préface de la première édition, 1867, La Pléiade, I, p. 548.

“En théorie, nous supposons cependant que les lois du développement capitaliste agissent à l'état pur. Dans la réalité il n'y a jamais qu'approximation ; celle-ci est d'autant plus grande que le mode de production capitaliste est plus développé et moins adultéré par des survivances d'anciennes conditions économiques.”

Malheureusement pour l'ultra-gauche, la pensée de Marx ne se limite pas à cette simulation, elle est aussi une pensée de l'histoire à partir des événements historiques eux-mêmes: les lois du développement capitaliste ne sont qu'une “approximation”, dit-il lui-même. A partir de là, on a un autre son de cloche. Dans le *Capital*, Marx part de l'hypothèse que le capitalisme se définit par l'existence de deux classes antagoniques, bourgeoisie et prolétariat, mais dans ses ouvrages historiques ce n'est *jamais* le cas.

En limitant l'analyse historique aux contradictions entre les forces productives et des rapports de production, l'histoire acquiert, aux yeux de l'ultra-gauche, une apparence d'intelligibilité au seul niveau des contradictions économiques ; l'action politique n'est qu'une mystification, elle n'a aucune spécificité — c'est à se demander pourquoi ces gars-là veulent prendre le pouvoir...). C'est précisément le point de vue auquel se place l'ultra-gauche : l'histoire est réduite à ses fondements économiques, l'histoire politique se réduit à l'histoire des contradictions économiques.

Chez Marx – le vrai Marx oserait-on dire – les choses sont plus complexes. On perçoit en effet une discontinuité entre le fonctionnement des structures et l'affrontement entre les groupes sociaux, lesquels ne correspondent pas mécaniquement aux forces économiques réelles. Des classes exclues des contradictions économiques et objectivement impuissantes peuvent devenir les arbitres de la situation et le fondement du pouvoir politique ; de même, dans certains cas, une classe nombreuse peut être représentée dans un petit parti, et une classe numériquement faible peut être représentée dans un parti puissant : la force des partis ne correspond pas toujours à celle des classes qu'ils représentent.

Ainsi, les paysans qui soutenaient Louis Bonaparte ne défendaient pas leurs intérêts mais agissaient en fonction d'une mythologie et étaient victimes de leurs “propres illusions”, selon les termes de Marx¹⁹. La révolution n'est plus le simple conflit des forces productives et des **rapports sociaux**, elle n'est même plus un conflit d'intérêts, puisque les intérêts peuvent être ignorés ou fictifs : toutes les classes ont vécu la révolution de Février sur le mode de la méconnaissance de soi. Les prolétaires ont agi comme auraient dû agir les petits bourgeois, les petits

¹⁹ *Le 18 Brumaire*, éditions Sociales, p. 14.

bourgeois ont agi comme la bourgeoisie, chacun ignorant ses propres intérêts et sa propre réalité²⁰.

Une classe peut vivre une illusion et organiser son action selon une phraséologie sans rapport avec la réalité. Les rapports de production ne sont plus les seuls déterminants. Ainsi la Commune de Paris, première révolution authentiquement prolétarienne, ne fut pas provoquée par une exaspération des contradictions économiques, mais par “la présence des Prussiens en France et dans leur position si près de Paris”²¹.

Les bordiguistes auraient peut-être dû lire Bakounine: “Les communistes allemands, dit-il, ne veulent voir dans toute l’histoire humaine (...) rien que les reflets ou les contre-coups nécessaires du développement des faits économiques.” Ce principe, est “profondément vrai lorsqu’on le considère sous son vrai jour, c’est-à-dire d’un point de vue relatif”, mais “envisagé et posé d’une manière absolue, comme l’unique fondement et la source première de tous les autres principes, il devient complètement faux”²²:

“L’état politique de chaque pays (...) est toujours le produit et l’expression fidèle de sa situation économique ; pour changer le premier il faut seulement transformer cette dernière. Tout le secret des évolutions historiques, selon M. Marx, est là. Il ne tient aucun compte des autres éléments de l’histoire, tels que la réaction, pourtant évidente, des institutions politiques, juridiques et religieuses, sur la situation économique. Il dit : “la misère produit l’esclavage politique, l’État”; mais il ne permet pas de retourner cette phrase et de dire : “l’esclavage politique, l’État, reproduit à son tour et maintient la misère, comme une condition de son existence” ; de sorte que pour détruire la misère, il faut détruire l’État”²³.”

Bakounine pose donc le problème de la pluralité des déterminations des phénomènes historiques, non comme une concession à l’idéalisme, mais au nom du matérialisme. Il introduit également dans sa méthode d’analyse la relation – dialectique, oserions-nous dire – des institutions, comme produits de l’évolution économique, mais qui deviennent à leur tour productrices d’effets²⁴.

²⁰ *Les luttes de classes en France*, Editions sociales, p. 133.

²¹ Lettre à Kugelmann 17 avril 1871, p. 164.

²² Lettre à *La Liberté*, 5 octobre 1872.

²³ Lettre à *La Liberté* de Bruxelles, 5-novembre 1-1872.

²⁴ Lettre à *La Liberté*, de Bruxelles, 5-11-1872.

Le primat des déterminations matérielles n'est pas nié, mais ces déterminations ne se limitent pas à l'économique au sens strict. Selon Bakounine, Marx méconnaîtrait donc un fait important : si les représentations humaines, collectives ou individuelles, ne sont que les produits de faits réels ("tant matériels que sociaux") elles finissent cependant par influencer à leur tour sur "les rapports des hommes dans la société"²⁵. Si le tempérament de chaque peuple est déterminé par une multitude de causes, ethnographiques, climatiques, économiques, historiques, ce tempérament, une fois donné peut alors exercer, "en dehors et indépendamment des conditions économiques de chaque pays, une influence considérable sur les destinées et même sur le développement de ses forces économiques"²⁶. Le cadre conceptuel de Marx – en tout cas celui dont Bakounine peut avoir connaissance de son temps²⁷, qui réduirait le politique à l'économique et qui nie l'autonomie relative de la sphère politique, apparaît donc à Bakounine singulièrement limitatif.

Bakounine attribue souvent à Marx des prises de positions qui sont en réalité celles de Lassalle. Comme ses contemporains, il réduit le marxisme à une simple technique d'analyse économique de l'histoire. On ne peut faire grief au Bakounine de 1870 de ne pas avoir une connaissance de l'oeuvre de Marx aussi étendue que celle qu'il est possible d'avoir aujourd'hui dans la mesure où de son temps peu d'écrits de Marx avaient été publiés. Quant à la confusion entre marxisme et lassallisme, on doit reconnaître que Marx lui-même en est largement responsable, par ses contributions à la presse lassallienne, par les contacts qu'il entretenait avec Lassalle. Par ailleurs, Marx s'est gardé de toute critique publique envers Lassalle (pour la correspondance privée c'est une autre affaire !), car il avait besoin de lui pour se faire publier en Allemagne. Bakounine n'avait donc pas d'élément pour se faire une juste opinion, ce qui n'est pas le cas de la gauche communiste du XX^e siècle.

²⁵ Bakounine, *L'Empire Knouto-Germanique et la Révolution Sociale*. Oeuvres, Champ libre, VIII, p. 178. (Dieu et l'État)

²⁶ Bakounine, Lettre à *La Liberté*, 5 octobre 1872. Oeuvres, Champ libre, vol. III, p. 163.

²⁷ Bakounine attribue souvent à Marx des prises de positions qui sont en réalité celles de Lassalle. Comme ses contemporains, il réduit le marxisme à une simple technique d'analyse économique de l'histoire. On ne peut faire grief au Bakounine de 1870 de ne pas avoir une connaissance de l'oeuvre de Marx aussi étendue que celle qu'il est possible d'avoir aujourd'hui dans la mesure où de son temps peu d'écrits de Marx avaient été publiés. Quant à la confusion entre marxisme et lassallisme, on doit reconnaître que Marx lui-même en est largement responsable, par ses contributions à la presse lassallienne, par les contacts qu'il entretenait avec Lassalle. Par ailleurs, Marx s'est gardé de toute critique publique envers Lassalle (pour la correspondance privée c'est une autre affaire !), car il avait besoin de lui pour se faire publier en Allemagne. Bakounine n'avait donc pas d'élément pour se faire une juste opinion, ce qui n'est pas le cas de la gauche communiste du XX^e siècle.

On connaît cette fameuse phrase de Marx : “Tout ce que je sais, c’est que je ne suis pas marxiste.” Cette phrase a souvent été interprétée comme un rejet de la part de Marx de l’existence d’une doctrine qui se réclamerait de lui. Ce n’est pas du tout cela. Il venait de lire un ouvrage particulièrement indigeste de Paul Lafargue, *Le déterminisme économique de Karl Marx* qui expose un marxisme particulièrement mécaniste. A la lecture de ce livre, Marx s’écria : “Si c’est cela le marxisme, moi Karl Marx, je ne suis pas marxiste.” Marx s’en prend à Lafargue, pas au marxisme. Or cette citation, en général tronquée, a souvent été utilisée pour dire le contraire de ce qu’elle dit. La conception d’un marxisme rigide, “économiste” et déterministe était dominante du vivant de Marx, et le marxisme des bordiguistes ne va pas plus loin que celui de Lafargue.

Dans ses ouvrages historiques (*Le 18 Brumaire*, *les Luites de classes en France*), Marx n’explique pas l’affrontement des classes par des causes économiques mais par *l’imaginaire collectif* des classes en présence. Il en vient ainsi à reconnaître que l’action des masses contient une part de contingence et d’irrationalité. L’histoire, dit-il dans une lettre à Kugelmann, “serait de nature fort mystique si les “hasards” n’y jouaient aucun rôle”²⁸. De même l’action des individus particuliers peut-elle être déterminante : les hésitations de Louis Philippe, l’absence de Blanqui pendant la Commune, etc.

Ces précisions seront reconnues plus tard par Engels lui-même, dans une lettre à Joseph Bloch du 21 septembre 1890, c’est-à-dire bien après la mort de Bakounine. “D’après la conception matérialiste de l’histoire, le facteur déterminant dans l’histoire est, en dernière instance, la production et la reproduction de la vie réelle”, dit Engels [souligné par moi], donnant ainsi à l’“économie” une définition extrêmement large. “Ni Marx, ni moi, n’avons jamais affirmé davantage. Si, ensuite, quelqu’un torture cette proposition pour lui faire dire que le facteur économique est le seul déterminant, il la transforme en une phrase vide, abstraite, absurde.” Nos amis bordiguistes auraient dû lire la correspondance de Marx et Engels — mais aussi Bakounine. Le malheur du marxisme est que les réserves (tardives) sur le caractère mécanique avec lequel la pensée de Marx était perçue de son vivant n’ont pas été intégrées dans le corps de doctrine.

Engels poursuit:

“C’est Marx et moi-même, partiellement, qui devons porter la responsabilité du fait que, parfois, les jeunes donnent plus de poids qu’il ne lui est dû au côté économique. Face à nos

²⁸ Lettre à Kugelmann du 17 avril 1871.

adversaires, il nous fallait souligner le principe essentiel nié par eux, et alors nous ne trouvions pas toujours le temps, le lieu ni l'occasion de donner leur place aux autres facteurs qui participent à l'action réciproque.”²⁹

Ces réflexions un peu désabusées constituent une reconnaissance involontaire de la pertinence des réserves formulées par Bakounine.

Dans la lettre du 21 septembre 1890 mentionnée, Engels reprend également le thème du hasard. La “situation économique est la base”, dit-il, mais les “différents éléments de la superstructure”, formes politiques, Constitutions, formes juridiques, théories politiques, religieuses, etc. exercent également une influence dans le cours de l'évolution historique, et, dans beaucoup de cas, en déterminent de façon prépondérante la forme.”

“Il y a action et réaction de tous ces facteurs au sein desquels le mouvement économique finit par se frayer son chemin comme une nécessité à travers la foule infinie des hasards (c'est-à-dire de choses et d'événements dont la liaison intime entre eux est si lointaine ou si difficile à démontrer que nous pouvons la considérer comme inexistante et la négliger). Sinon, l'application de la théorie à n'importe quelle période historique serait, ma foi, plus facile que la résolution d'une simple équation du premier degré.”³⁰

Lorsqu'on prend la peine de considérer Marx dans la complexité de sa pensée, on est à cent lieues du marxisme mécaniste, dogmatique et froid des militants d'ultra-gauche qui le réduisent à sa seule composante économiste et contribuent grandement à déconsidérer le marxisme.

CONCLUSION

Pour l'ultra-gauche il n'y a pas à proprement parler d'histoire, il n'y a que l'évolution des contradictions économiques, la concentration du capital, les rapports de production dévoilés à travers un étonnant fétichisme des textes soigneusement sélectionnés. Dans la mesure même où il n'y a aucune autonomie, même relative, du politique par rapport à l'économique, il ne peut pas non plus y avoir d'histoire, sinon une vision hyper-rationaliste de celle-ci. Autrement dit la réflexion ne saurait porter sur les faits constatés qui, si nécessaire, compléteraient ou modifieraient l'analyse qu'on en fait: ce sont les faits qui doivent se plier à la rationalité qu'on

²⁹ Lettre à J. Bloch, 21 septembre 1890.

³⁰ Marx Engels, *Études philosophiques*, éditions sociales, p. 154.

s'est construite, et ils ne sauraient en diverger: autrement dit, ce qui n'est pas rationnel n'est pas réel.

La Gauche communiste représentée par *Programme communiste*, malgré son interprétation délirante, n'est pas négationniste en ce sens qu'elle ne conteste pas à strictement parler la réalité du génocide, mais le mode de raisonnement qu'elle inaugure va incontestablement conduire d'autres groupes à le nier. C'est pourquoi il nous semble toujours surprenant de voir l'ultra-gauche et les libertaires cohabiter dans les pseudo-analyses de certains auteurs, alors que ces deux courants sont si opposés. La vision de l'histoire de l'ultra-gauche, toute de rigidité doctrinale, est totalement opposée à celle des anarchistes, qui, *ne niant pas l'essentialité des rapports économiques*, introduisent dans leurs analyses une réflexion en termes de rapports de pouvoir.

René BERTHIER
Octobre 2023

Table of Contents

<i>Programme communiste</i> : une explication pseudo-matérialiste du nazisme.....	1
Révisionnisme et négationnisme.....	3
La fraction “bordiguiste” du parti communiste italien.....	6
<i>Programme communiste</i> : une explication pseudo-matérialiste du nazisme.....	7
Les bordiguistes sont-ils marxistes?.....	17
Conclusion.....	22